

eule. On le laisse parler, mis avec la pensée que tout ce qu'il dit est vieux jeu et n'a plus de raison d'être.

Le président définitif est encore M. Fallières. Nous continuerons, comme par le passé, à voir émerger sous la coupole du Luxembourg cette énorme boule de graisse.

Un homme qui doit être profondément vexé c'est notre compatriote Maximé Lecomte qui, depuis si longtemps sollicite un siège de questeur. Ses collègues le considèrent toujours comme un trop mince personnage pour lui confier un poste important à la questure.

M. Lecomte se consolera en pensant que le vieux F. Cazot finira bien par disparaître d'une façon ou d'une autre.

Mais les « Calmans » du Luxembourg ont la vie dure, et il devra attendre encore quelque temps, avant d'installer ses pénates dans le Palais de Marie de Médicis.

CHRONIQUE LOCALE TOURCOING

AVIS. — La période d'inscription sur les listes électorales est ouverte depuis le 2 Janvier et sera close le 4 février prochain à minuit. Ces inscriptions se font à la Mairie, bureau des élections, tous les jours de neuf heures à midi et de deux heures à six heures du soir.

L'Union Sociale et Patriotique invite ses amis à faire connaître au siège de l'Association, 43, rue du Tilleul, les noms des personnes de leur connaissance en droit de se faire inscrire sur les listes électorales et qui ont jusqu'ici négligé cette formalité.

Le Secrétariat de l'Union Sociale et Patriotique est ouvert tous les jours de huit heures à midi et de deux heures à sept heures du soir. Le dimanche de neuf heures à midi.

L'action sociale et la Franc-Maçonnerie

Grâce à la multiplication des cafés et des estaminets, la Franc-Maçonnerie est arrivée à soustraire l'homme à l'influence heureuse de la famille. Il lui fallait, pour atteindre complètement son but, le grouper avec d'autres hommes afin d'exercer sur tous son autorité.

Se basant sur les passions humaines, la secte ne devait négliger aucun moyen qui put faciliter sa tâche. Elle étudia les goûts de chacun et chercha à les satisfaire par l'association et par des groupements de toute nature.

« Associer, associer, associer, disait Mazzini, tout est dans ce mot. Le difficile n'est pas de convaincre le peuple, c'est de le réunir. Le jour où il sera réuni sera le jour de l'Ere nouvelle. »

L'association qui, aujourd'hui, a pris une si grande extension, et qui menace d'ébranler l'édifice social, date à peine d'une cinquantaine d'années. Au commencement du dix-neuvième siècle, nos pères croyaient à l'individualisme; ils partaient de ce principe que, pour réussir dans la vie, il fallait d'abord compter sur soi-même avant de compter sur les autres.

L'intelligence et le travail suffisaient pour leur ambition, et les hommes doués d'une énergie supérieure se faisaient une place sans avoir besoin de recourir à l'intrigue ou à la poussée d'une coterie.

Mais, la Franc-Maçonnerie a toujours redouté l'individualisme. Lorsqu'elle s'incline devant un homme, ce ce soit un Napoléon, un Thiers ou un Gambetta, c'est que cette personnalité dispose d'une puissance, qu'il serait dangereux de combattre ouverte-

ment, mais qu'elle s'efforce de circonvenir pour la faire servir à ses projets et pour la détruire, dans le cas où elle voudrait échapper à son joug.

Avant 1848, l'association proprement dite n'existait pas en France; on comptait seulement les Loges maçonniques et les Ventes carbonaristes, succursales militantes de la F. M. Ces associations étaient composées en grande partie d'affiliés appartenant à la classe moyenne, avocats, médecins, petits bourgeois, etc., etc.

A ce moment, il était inutile à la Franc-Maçonnerie de travailler la classe populaire. Le peuple, en effet, n'était pas admis au vote. Un cens plus ou moins restreint présidait au régime électoral de notre pays.

Le suffrage universel, ayant été adopté par la Constitution, la Franc-Maçonnerie n'eût, dès lors, qu'à s'organiser, de façon à pouvoir diriger l'opinion publique sous le nouveau régime électoral.

Ancien Carboraro, Napoléon III ne pouvait rien refuser à la secte qui l'avait aidé puissamment à ceindre la couronne impériale.

C'est sous son règne que les associations prirent de l'extension et commencèrent à jouer un rôle politique. La Franc-Maçonnerie, oligarchie bourgeoise, ne voulait et ne veut encore admettre dans les Loges aucun prolétaire, disant comme le F. Beurnonville, que l'on ne doit y recevoir « que les gens qui peuvent vous donner la main et non vous la tendre... »

La secte conçut néanmoins le projet de diriger le suffrage universel, mais en donnant satisfaction à la tendance que le peuple a pour le plaisir et les jouissances matérielles.

Alors on multiplia sur toute l'étendue du territoire Français ces innombrables sociétés où, sous prétexte de tir, de gymnastique, de musique, etc., etc., la secte maçonnique peut opérer sans avoir besoin de créer dans les chefs-lieux de canton et dans les communes rurales des Loges ou de simples ateliers.

Les pouvoirs publics, entre les mains du Grand-Orient, reçurent l'ordre de subventionner ces sociétés; et aucun ministre n'aurait osé enfreindre les instructions secrètes de la rue Cadet, de peur de voir le suffrage universel, dirigé dans les communes par les sociétés populaires, se retourner contre lui.

Dans certaines régions, des hommes clairvoyants essayèrent d'entraver la propagande maçonnique, en se mettant à la tête des sociétés populaires, en les subventionnant de leurs deniers; mais, la plupart du temps, ces hommes d'ordre n'obéissaient qu'à une sorte d'instinct du danger; ils n'avaient pas la persévérance de poursuivre la lutte jusqu'au bout, donnant leur démission, dès qu'une opposition venait à se manifester.

Les associations religieuses n'ont même pas échappé à l'action maçonnique. « Réunissez dans un lieu ou dans un autre, dans les sacristies même, ou dans les chapelles, vos tribus encore ignorantes, a dit le F. Tigrotto, mettez-les sous la houlette d'un prêtre vertueux bien noté, mais crédule et facile à tromper; infiltrez le venin dans les cœurs choisis; infiltrez-le à petites doses et comme par hasard; puis, à la réflexion, vous serez étonnés vous-mêmes de votre succès. »

La secte observe aujourd'hui plus que jamais les instructions de ses grands chefs. Se crée-t-il dans une ville quelconque, à Tourcoing, à Roubaix, à Mouvaux, à Croix, partout, une société musicale ou autre? Aussitôt, elle s'efforce d'y faire entrer un F. habile, ou bien elle séduit et enrôle quelques esprits sots et vains qu'elle y a remarqués.

Ces adhérents jouent le rôle d'espions et de prédateurs. Des insinuations, des dissertations ou des discussions introduites avec adresse par le prédateur Mac... permettent bientôt à la Maçonnerie, de prendre un pied sérieux dans cette société.

Un exemple entre mille. Dans un chef-lieu

de Département de l'Est, un homme très honorable, ayant du goût pour la musique avait fondé une harmonie; il en avait acheté les instruments; tous les membres étaient ses élèves. Mais, au gré de la Loge de l'endroit, ce mélomane avait le tort d'être un catholique fervent et convaincu; il voulait bien diriger sa musique, composer même des morceaux, mais non présider des banquets et conduire ses musiciens dans toutes les villes de France et de Navarre où, sous prétexte de concours; on rassemble l'argent de malheureux ouvriers et employés, dont les ressources ne sont pas assez élevées pour se payer des fantaisies aussi coûteuses.

Alors, intervint un membre de la Loge maçonnique. Ce prédateur commença par circonvenir deux ou trois membres de la société musicale qu'il avait remarqués pour leur tiédeur.

— Cela vous fait donc bien plaisir de prendre part aux cérémonies du culte catholique?

— Peuh! Nous y allons parce que les camarades y vont; mais nous aimerions autant aller ailleurs.

— Eh bien, rien de plus facile. Qui vous empêche de vous amuser comme vous l'entendez? Votre chef? Pourquoi le conservez-vous?

— Parce que c'est lui qui nous a enseigné la musique et qu'il y aurait de l'ingratitude à rompre brutalement avec lui.

— Naïfs! Vous n'avez pas besoin d'user de violence. Soulevez un incident dans le sein de la commission, et comme je connais votre chef, il ne tardera pas à vous envoyer promener. Ce n'est pas plus difficile que ça. La fin aura justifié le moyen.

Quelques jours après, un des musiciens, que le prédateur avait stylé dans la coulisse, posa nettement la question des cérémonies religieuses et des concours devant la commission. Le chef, comme l'avait prévu le Franc-Maçonn, se refusa à souscrire aux conditions qui lui étaient demandées, et il donna sa démission.

La société passa bientôt sous le niveau maçonnique, et, elle a actuellement comme président un des membres les plus influents de la Libre-Pensée.

C'est ainsi que partout, les sociétés populaires deviennent des succursales de la Franc-Maçonnerie.

On se demande comment, lorsqu'un Franc-Maçonn fait des tentatives pour s'emparer d'une société populaire, il ne se trouve pas des hommes avisés pour couper court à son entreprise de propagande et de prosélytisme.

L'indifférence est telle, à l'heure actuelle, que les meilleurs esprits laissent faire et semblent se désintéresser de tout ce qui se passe autour d'eux. Ils ne comprennent pas qu'ils seront les premiers à être victimes de leur inertie et qu'on se débarrassera bientôt d'eux-mêmes s'ils jouissent de quelque influence, surtout s'ils ont des velléités d'indépendance. Lâchez la bride au Franc-Maçonn, il aura bien vite tout absorbé et accaparé!

A propos du régime des boissons. — Il y a cinq mois, lorsqu'on nous confia la direction du Courrier de Tourcoing, nous mettions au défi M. Dron, de toucher au régime des boissons, sans provoquer une telle perturbation dans la répartition de l'impôt que nul homme politique ne pourrait être assez puissant pour résister aux protestations et aux réclamations des contribuables.

Le parti radical, dont fait partie M. Dron, a cru disposer d'une autorité assez grande pour faire ce qu'aucun Gouvernement monarchique n'avait osé tenter. Les radicaux, et M. Dron en particulier, doivent s'apercevoir aujourd'hui, de l'imprudence qu'ils ont commise.

Ils ont bouleversé notre régime des contributions indirectes, froissant les sentiments des intermédiaires qui croient en avoir fini avec l'exercice, obligeant le consommateur à payer ses produits consommés plus cher et mettant le petit prolétaire dans l'impossibilité absolue de se procurer le vin et la bière aux prix indiqués.

C'est une folle général, et nous ne donnons pas un an pour que la loi soit réformée.

Nous le répétons, cette loi envisagée au point de vue moral est excellente. Si le public Français n'avait pas rompu à peu près complètement avec le vie de famille, il aurait très tôt pu diminuer les impôts de consommation.

Mais, en est-il ainsi? Consomme-t-on plus dans un ménage qu'au dehors? Le café et l'estaminet ne sont-ils pas devenus pour la majeure partie des citoyens un lieu de prédilection, ou, sous prétexte de repos, on vient chaque jour et plusieurs fois par jour, se distraire et chercher les nouvelles?

Dans ces conditions, la loi est absolument impolitique, car elle ne satisfait personne. Les produits dégressés se vendent au même prix et l'alcool est augmenté.

Les débauchés, malgré leurs protestations, tireront encore leur épingle du jeu; mais le consommateur et le garçon de café subiront surtout les effets de cette loi inopportune. On parle déjà de la création d'un syndicat de garçons limonadiers. Nous allons donc assister à des grèves d'un nouveau genre. Le pourboire diminuera de plus en plus dans les établissements, et les garçons de café demanderont à être payés directement par le patron.

Ce ne sera que justice; mais, le cafetier se fera tirer l'oreille. Nous ne sommes donc pas si bêtises des confites. Ce qui nous surprend de la part des députés radicaux, c'est qu'ils aient commis l'imprudence de briser une des forces les plus sérieuses qui, depuis que nous avons le suffrage universel, a contribué à établir la popularité d'un si grand nombre d'entre eux. N'agissez, les radicaux considéraient le café et l'estaminet comme le « salon du pauvre. » Madier-Moujau a même fait sur la question un discours qui, pendant de longues années, a été le Yade-Mecum de tous les républicains. Il est permis de s'étonner de les voir aujourd'hui renier leurs idées d'autrefois!

Nos radicaux deviendraient-ils donc des hommes vertueux, désirant que la population se moralise et ne se livre plus aux excès de l'alcoolisme?

Nous voudrions le croire; mais notre neteté ne va pas jusque là. La vérité est que le gouvernement se trouve dans une situation financière des plus graves et qu'il a été acculé à chercher de l'argent partout où il s'en trouve, et que le café et l'estaminet lui ont paru être un champ d'expérience excellent.

Il a épuisé le fond du sac, et l'espère que le contribuable Français, toujours de si bonne composition paiera, tout en protestant.

Le mouvement qui se généralise dans la France entière doit ouvrir les yeux aux députés radicaux. De toutes parts, on n'entend parler que de réunions de débauchés. A Tourcoing même, les cafetiers se sont mis en route.

Le Gouvernement est destiné à capituler. M. Caillaux devra changer son fusil d'épaule et chercher de l'argent ailleurs que dans les boissons.

N'en est pas moins vrai que les radicaux ont saisi leur nid. Créatures d'estaminet et de café, ils ont contribué par leurs votes à détruire leur lieu d'origine. Cette maladresse leur coûtera cher.

Il serait tout de même amusant de voir M. Dron hâter lui-même les élections prochaines sur une question de cabaret. Après s'être aliéné une partie du prolétariat dans l'affaire de la Cité des Veuves, le voilà aux prises avec les cafetiers, les tenanciers d'estaminet et les garçons de café. Poveronio!

La situation politique de M. Dron. — Nous avons signalé dans notre dernier numéro, l'inquiétude de M. Dron, au sujet des progrès du socialisme à Tourcoing, par suite de l'organisation des sections du parti ouvrier. Il paraît que nos observations l'auraient assez vivement ému. Nous avons mis en effet le doigt sur la plaie; M. Dron se trouvant dans une situation difficile, d'aurait qu'il ne représente ici aucun intérêt économique.

La classe moyenne n'est pas assez nombreuse pour qu'il puisse fonder des espérances sur les hommes de sa condition. Il est donc obligé de faire de la politique, pour détacher du monde patronal et des milieux ouvriers un certain nombre d'éléments pouvant lui assurer une majorité.

Nous n'ignorons pas que M. Dron a fait le nécessaire pour se créer à Tourcoing de précieuses relations; il a employé les moyens qui réussissent d'ordinaire aux médecins ayant un peu d'entre-général et sachant fermer les yeux le cas échéant, lorsqu'un client se fait attendre pour acquitter la note. Il est donc arrivé à conquérir une influence per-

sonnelle qui serait légitime, si nous étions dans un chef-lieu de canton ordinaire ou dans une commune rurale.

Mais l'influence locale ne saurait durer longtemps dans une cité industrielle, où les individualités disparaissent en présence de l'intérêt général.

Que représente M. Dron à Tourcoing? Quels intérêts économiques peut-il défendre utilement?

Nous nous plaignons à reconnaître son intelligence; il a la faculté d'assimilation que tout homme qui fait des études peut acquérir. A plusieurs reprises, il a été chargé de porter la parole à la Chambre pour le compte d'intéressés et il ne s'est pas trop mal acquitté de sa mission. Doué d'un talent de parole assez répandu dans la bourgeoisie, il développe ses arguments avec clarté et il ne se laisse pas entraîner à un verbiage inutile et incolore; en un mot, M. Dron n'est pas assurément le premier venu. Mais, par il y a un mais en toute chose, ces qualités personnelles suffisent-elles pour compenser ce qui lui manque pour représenter utilement une région industrielle? Nous ne le pensons point.

Un homme politique doit non seulement chercher à se faire valoir personnellement; il faut aussi que son autorité et son influence soient basées sur quelque chose de solide, par exemple sur les intérêts du Pays qu'il représente.

Nous ne pouvons nous faire à l'idée qu'une région industrielle confie un mandat aussi important que celui de député, à un médecin ou à un avocat; de même que nous trouverions du plus mauvais goût de voir un industriel siéger à l'Académie de médecine...

A chacun son métier... En rompant avec les traditions parlementaires, la France est arrivée à se confier entièrement à des avocats et à des médecins qui ont fait de la politique une profession.

Tous savent parler, tous sont à même de prononcer des discours de trois et quatre heures sur n'importe quelle question. Et cependant quel piètre résultat! Des mots! Encore des mots! Toujours des mots! Pas une pensée forte; pas une amélioration sérieuse n'est sortie de cet accumulation de discours. Pourquoi? Sinon parce que tous ces avocats et médecins ne peuvent rendre le sentiment vrai du Pays. Ce sont des discours, des rhétoriques qui se font une idée à eux des besoins de leurs électeurs, mais communiquent très superficiellement avec eux...

En vérité, M. Dron se moque bien de la question de savoir si la laine est en hausse ou en baisse; si les affaires marchent ou non. Il ne s'en occupe qu'à un point de vue, c'est que la crise ne nuise pas à sa situation électorale... Ce n'est pas suffisant.

La répartition des places est donc défectueuse et il est urgent que les électeurs s'intéressent à la question si grave de la représentation des intérêts. N'est-il pas scandaleux de compter à la Chambre et au Sénat plus de 500 avocats et médecins, qui se disputent sur des riens et qui négligent à peu près complètement les affaires du Pays?

Il semble que nous soyons une nation d'aliénés où chacun crie et gesticule sans qu'il sorte rien d'utile de cette agitation, pas plus au point de vue patronal qu'au point de vue socialiste.

C'est pour remédier à ce triste état de choses que, dès aujourd'hui, nous attirons l'attention des électeurs sur le danger qu'ils courent en persévérant dans la voie où ils ont été engagés par les politiciens.

Nous ne désirons pas de mal à M. Dron; mais nous pensons qu'il serait mieux à sa place autre part.

Certes, il lui a été plus facile d'arriver au premier rang dans une ville comme Tourcoing où la concurrence des politiciens n'est pas redoutable. Néanmoins, il est assez bien en cour - l'invalidation de M. Albert Masurel en a été une preuve, - pour qu'il ne soit pas en peine de trouver sinon par lui-même, du

FEUILLETON DU COURRIER DE TOURCOING

DU DIMANCHE 13 JANVIER 1901

PIERRE MACLOU

par H. Peyre de La Grave

I

Après une semaine de pénibles labours, artisans, bourgeois, ariates même, se disent: « Allons dîner dans les arbres de Robinson. »

Robinson est le nom que l'on donne à une colline pittoresque et très fréquentée des promeneurs. Elle est située à deux kilomètres de la petite ville de Sceaux. Le dimanche, Robinson présente l'aspect d'une fête foraine, et offre aux gens ennuyés des jouissances de toute sorte: cafés chantants, hétéleura, tirs à la carabine, jeux d'adresse, la rouge et la noire, tout s'y trouve; on peut même y faire des promenades à âne, ce qui est le nec plus ultra de la volupté champêtre.

Mais là n'est pas le principal trait de cette petite oasis printanière, toute parfumée de senteurs rustiques: Robinson est planté d'arbres géants d'une grosseur prodigieuse, dont les branches larges et robustes ont servi de retraite et de nid à de petits chateaux suisses.

La spéculation a grimpé dans ces arbres, les a planchés, les a convertis d'une toiture agreste, on se repose et festonne la fantaisie des plantes grimpances, et en a fait des cabanons de société, charmants fourillis de verdure, auxquels on parvient par un escalier d'une pente douce. Le foule s'abonde dans ces restaurants, on l'on paye très cher, et on l'on dîne très peu.

Un dimanche, j'avais pris le chemin de Robinson en compagnie de quelques camarades; c'est dire en peu de mots que la journée me fut agréable.

Quand vint l'heure de dîner, nous eûmes le bonheur de trouver des places dans l'un des arbres du restaurant; je dis le bonheur, car on se les dispute. Mais, à peine étions-nous installés, que je vis monter, pour le même motif que nous, bien entendu, un jeune homme d'un embonpoint désolant. Il était gros, court, replet, avec une face ronde et pleine, des joues rougeaudes qui lui pendaient des deux côtés du visage, un menton triple et un abdomen à l'avant; c'était un pousse, une vraie boule à laquelle on aurait vissé, une tête et ses quatre membres; il ne marchait pas, il se traînait.

Les convives de Robinson ne purent réprimer leurs éclats de rire; pour moi, j'étais ébahi, stupéfait.

Le pauvre garçon paraissait habitué à ce genre d'accueil; il n'y prit pas garde, et vint tout bonnement s'asseoir à une table voisine de la nôtre; puis, après m'avoir considéré attentivement, il se dirigea vers moi et me tendit la main:

— Eh! comment vas-tu, mon vieux camarade?

A cet appel, mes yeux s'ouvrirent, et je reconnus distinctement un ancien condisciple que j'avais vu jadis fluet comme une belette et grand comme tout le monde.

— Ou diable as-tu pris cette ampleur? m'écriai-je en lui donnant l'accolade.

— Ah! mon ami, me répondit-il avec l'accent du plus profond désespoir, tu serres la main du plus malheureux des hommes. Tu vois un garçon désoilé, et à qui il ne manque qu'une corde pour se pendre, ou six pieds d'eau pour se noyer.

— Grand Dieu! s'écrièrent les consommateurs. Le gros homme les rassura des mains, et continua:

II

— Tu te rappelles que, quand je quittais le collège, après avoir été reçu bachelier, mon intention était de faire mon droit et de devenir avocat, comme tout le monde, j'avais aussi des ambitions litté-

resires; car il est bon de te dire que j'ai noirci quelques rames de papier, et que j'ai écrit un peu les hommes du jour dans une feuille hebdomadaire que le vent à emporté je ne sais où; j'ai même fait, je crois, boiter quelques alexandrins. Bref, j'ai mis la main à la pâte littéraire...

Fluet, sec, imberbe, misérable comme on l'est à vingt ans, avec des espérances et des illusions à pleines, des jours rougeaudes qui lui pendaient des deux côtés du visage, un menton triple et un abdomen à l'avant; c'était un pousse, une vraie boule à laquelle on aurait vissé, une tête et ses quatre membres; il ne marchait pas, il se traînait.

Un beau matin, je vis entrer dans ma mansarde un grand diable de clerc de notaire.

— Monsieur, me dit-il, je viens vous annoncer de la part du patron, que feu madame votre tante n'est plus, et que, par testament, elle vous institue son héritier. Vous êtes prié de me suivre sur-le-champ à l'étude pour régler vos affaires.

Je m'habillai, et le suivis sans résistance.

A mon arrivée, le patron me reçut avec force politesses; sans doute il se disait: « Voici une fortune que je tiens dans mes mains; elle va prendre possession de ce jeune homme; ce jeune homme est une chose sainte, un tabernacle, un sanctuaire où le dieu va s'enfermer: rendons-lui les hommages qui lui sont dus. »

Il me mit au courant de mes affaires, me jeta du monsieur et du chrément jeune homme à travers la figure. Ces politesses naufrageuses me dégoutaient.

Après reddition de comptes et règlement de toutes choses, je me trouvai à la tête de vingt mille livres de rente.

Le patron me reconduisit avec les mêmes cérémonies grotesques.

Je sortis sans en demander davantage.

III

Alors je me livrai à tout le sybaritisme de la vie parisienne. Je me dédommageai de la misère en goûtant à toutes les jouissances: je tranchai du Lucullus, du Balthazar et du Sardanepele; je me passai des fantaisies les plus jeunes et les plus fraîches; j'avais ma loge aux Bouffes et mon convert au café de Paris.

Mon coupé, de chez Binder, me conduisait partout: savais-je la rue à traverser? — Ma voiture, John... Une visite à faire? — Ma voiture, John... Une conquête à entreprendre? — Ma voiture, John... Mon chocolat à prendre? — Ma voiture, John! A la ville, à la campagne, au bois, j'avais des apprêts à aller à pied.

Helas! je m'endormais dans la mollesse, et je me réveillai, un beau matin, gras comme un moine, dans un état de santé tellement florissant, que je ne savais plus que faire de moi: mon ventre prit de l'ampleur, et finit par tomber sur mes jambes; ce qui m'aurait guéri pour marcher si je n'en avais perdu l'usage; mon menton se dédoublait, mes joues descendaient sur mon menton, et celui-ci sur mes poitrines.

Ce surcroît d'embonpoint me désespéra. Je n'y avais pas songé en hâtant, sans quoi j'eusse refusé le legs de feu ma tante. Pour maigrir, il me faut un effort de volonté dont j'étais incapable.

Mon état devenait plus florissant que jamais; parfois il me prenait des envies de m'atteler à ma voiture en guise de cheval, ou de me mettre à la broche, autour de laquelle tournait pour moi un fin chapon du Mans.

O Destin! vieillard contrariant! on pleure, tu ris; on rit, tu pleures. J'étais mince, fluet, diapos, et je serais allé trouver le plaisir et la fortune, fût-ce même au bout de monde! Aujourd'hui, je ne puis plus gravir la colline, je ne puis plus ramper, je ne sais plus monter à cheval; à peine ai-je la

force de me porter. Voilà donc les bénéfices de la fortune!

Chaque dimanche, régulièrement, je viens passer la journée ici; on y fait maigre, chère, et c'est ce qu'il me faut; je n'ai pas la crainte d'engraisser encore. Juge par ce récit, mon cher ami, si je suis pas le plus malheureux des hommes, et si les gens riches ne sont pas bien à plaindre!

Je lui tendis la main en signe de compassion. Il se mit à prendre son repas, fort mince, comme il me l'avait annoncé; nous en fîmes autant, mais avec plus d'ardeur et d'appétit, nous qui aurions besoin d'un peu de son embonpoint.

Quand arriva l'heure de nous séparer, il m'entraîna dans un coin de l'arbre, et me dit avec abandon:

— Ne connaîtrais-tu pas un antidote contre cet excès d'ampleur?

— A vrai dire, lui répondis-je, je n'en connais point; mais crois-tu qu'il soit bien nécessaire que tu te débarrasses de cette richesse de santé? Je ne vois pas que ton malheur soit bien grand, et qu'il faille jeter de si hauts cris pour si peu. Si l'usage de faire quelque grande maladie, tu pourrais observer la diète la plus complète, sans crainte de dépérir, car j'ai grâces à rendre.

— Enfant! murmura-t-il, on devine à tes paroles que tu n'as pas passé par les rudes épreuves de l'embonpoint.

— Je comprends ce que tu dois souffrir, reprit-il avec expansion; mais tu l'exagères à position.

Il hochait la tête, en signe de négation.

— Es-tu allé au bain? lui dis-je, on y mène une vie agitée et maigrissante.

— Je songerai à aller, répondit-il, c'est une idée.

Je l'aidai à se mettre en marche, et le pauvre garçon prit la direction du chemin de fer, avec les lentilles et lourdes démarches des bêtes qui souffrent de nos formes.